

JUKEBOX

M A G A Z I N E

GENE VINCENT

Témoignages

1971
2011

ROCK
& TWIST
1960-64
Nino Ferrer
Fingers
Dany
Fischer
Four
Dreamers

BEACH
BOYS
Interview
Mike
Love

JOHNNY

SECCES SUR UN
45
TOURS

SOUVENIRS, SOUVENIRS
et JE CHERCHE UNE FILLE
par **JOHNNY HALLYDAY**

LESCHIFFRE vogue
V. 45-741



ARGUS SIMPLES

www.jukeboxmag.com

M 03331 - 299 - F: 10,00 €



28^e ANNÉE - N°299 - NOVEMBRE 2011 - MENSUEL - 10 € - BEL.
11 € - 20 FS - 16,50\$ CANADA, DOM 12 €, TOM 1550 CFP

ELVIS PRESLEY

LABELS 60 

JEAN-MICHEL JARRE
Ses émissions télé (2)



BEACH BOYS

Interview
Mike Love

Les Beach Boys sont de retour dans l'actualité, via des concerts en France qui ont fait danser les juilletistes, et la sortie (enfin !) de l'album « Smile », le 31 octobre. Et puis aussi parce que 2012 pourrait bien voir le groupe retourner en studio. Et lorsqu'on dit groupe, il s'agit des deux têtes pensantes, Mike Love et Brian Wilson, prêts à retravailler ensemble après plusieurs décennies de zizanie. Il est vrai qu'en 2012 les Beach Boys fêteront leur demi-siècle de bons et loyaux services. Partis à cinq, les Beach Boys ne sont plus, à présent, qu'un, Mike Love, membre fondateur, cousin des frères Wilson. Il est accompagné sur scène de Bruce Johnston, qui les a rejoints depuis le milieu des années 60. Al Jardine et Brian Wilson tournent de leur côté, alors que Dennis et Carl Wilson sont décédés depuis plusieurs années.



Dennis Wilson

Al Jardine

Mike Love

Brian Wilson

Carl Wilson

THE BEACH BOYS



Les Beach Boys sont l'un des plus anciens groupes en activité, ils ont débuté en même temps que les Beatles et les Rolling Stones, et leur succès sont particulièrement nombreux. Mais, au-delà de ces hymnes vantant le soleil et les plages de Californie, il y a un album considéré comme l'une des pièces maîtresses de la pop music : « **Pet Sounds** ». Maintes fois réédité, voire copié, Paul McCartney en personne les avait félicités lors de la parution de ce monument en 1966. Les Beach Boys sont l'un des plus grands groupes de l'histoire du rock, et discuter avec Mike Love reste un instant inoubliable, alors que Brian Wilson s'est produit au Casino de Paris, le 20 septembre, pour la sortie de son CD « **Reimagines Gershwin** ».

EN FRANCE

- **Juke Box Magazine** : A quoi pensez-vous à l'occasion du retour des Beach Boys, le 6 juillet, à Paris, au Grand Rex ?

- **Mike Love** : Je suis très heureux et excité de revenir en Europe. Bien sûr cela fait presque 50 ans maintenant que nous avons commencé aux Etats-Unis et que nous y jouons, mais chaque année, à chaque nouvelle occasion de se produire à l'étranger, nous y allons parce que nous adorons cela. J'aime expérimenter d'autres cultures, que ce soit à travers la cuisine, la langue du pays, ou encore l'histoire de toutes ces villes où nous allons. La plupart des cités américaines que nous traversons n'ont pas l'histoire de ces villes européennes. J'ai une préférence pour la Suède parce que j'y ai des grands-parents du côté de ma mère. Je suis un fils

d'immigrés du siècle dernier. Traverser les océans pour nous est extrêmement intéressant et c'est absolument fantastique que les gens de notre âge, tout autour de la planète, apprécient encore la musique des Beach Boys.

- **La toute première fois que vous êtes venus en Europe c'était en Suède justement, doublé avec la France, le 18 novembre 1964 à l'Olympia, avec Dick Rivers à la même affiche, vous en souvenez-vous ?**

- Oui car le nom de l'Olympia résonne familièrement, sa réputation a depuis longtemps traversé les frontières. C'est un music-hall historique, clas-

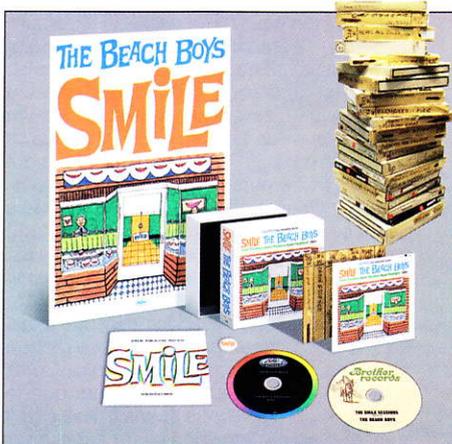
sique, qui possède énormément de style. Je me souviens de photographies de nous qui proviennent de cette première venue, et certaines prises justement dans les rues de Paris.

- **Pourquoi les Beach Boys en France et en Suède plutôt qu'en Allemagne ou en Italie ?**

- Pour la France je n'en ai aucune idée. Je sais que nous avons joué en Suède, le 21 novembre 1964 à Stockholm. Du côté de mon père, mes grands-parents sont nés en Angleterre, mais de celui de ma mère, ils étaient suédois. Donc l'Europe m'est chère, plus particulièrement l'Ecosse à cause de mes grands-parents. Pour la France, la connexion était uniquement liée aux passages en radio, suffisants pour que l'on puisse venir. Nous sommes d'ailleurs revenus peu de temps après, le 25 octobre 1966, toujours à l'Olympia, avec Michel Polnareff en première partie. Je me souviens d'ailleurs d'avoir entendu « **Good Vibrations** » lors de cette deuxième visite à Paris. Avoir nos chansons programmées à la radio en France était vraiment une chose agréable pour des petits gars de provenance de Californie.

- **Avez-vous des souvenirs à propos de Dick Rivers ou de Michel Polnareff ?**

- Non, pas vraiment. Le seul Français dont le nom me dit quelque chose est Michel Colombier. Il dirigeait l'orchestre, le 16 décembre 1967, au Palais de Chaillot, lorsque nous avons joué pour l'Unicef en présence de John Lennon, George Harrison, Ravi Shankar, le gourou indien Maharishi Mahesh Yogi, Marlon Brando, Elisabeth Taylor, Richard Burton, Johnny Hallyday, Serge Reggiani, Fernandel, Manitas de Plata, etc. C'était fantastique,



Longtemps attendu, l'album « Smile ».



Les Beach Boys à l'été 1964 jouant « Wendy » à la première de leurs trois apparitions à l'Ed Sullivan Show.

il y avait une fête après le concert, et nous sommes allés chez Maxim's pour prendre le petit-déjeuner. Marlon Brando était quelqu'un de fascinant. Nous sommes venus plusieurs fois en France (la dernière fois c'était le 29 juin 1999 au Palais des Congrès), mais ce concert reste l'un de mes meilleurs souvenirs.

SURFEUR BOY

- Vous avez co-écrit plusieurs chansons, notamment « Surfin' Safari », « Fun Fun Fun », « California Girls ». Où puisiez-vous votre inspiration ? Pourquoi cette fascination pour le surf ?

- C'est juste le fait d'avoir grandi dans le sud de la Californie, à quelques kilomètres seulement de la plage. Pour nous, avec ce temps absolument fabuleux quelle que soit la saison, la plage, la culture de la plage, la vie sur la plage [beach culture, beach life] est devenue évidente pour nous tous. Et comment pouvions-nous aller à la plage ? En voiture. C'est une époque, les années 1950 et 1960, où les voitures étaient bien plus qu'un objet fonctionnel, elles étaient magnifiques et nous voulions qu'elles le soient encore plus ! Nous passions notre temps à conduire ici et là [cruisin']. C'est l'inspiration principale d'un titre comme « Fun Fun Fun ». La première phrase dit : *Well, she got her daddy's car! And she cruised through the hamburger stand ?* (Elle a emprunté la voiture de son père/ Et elle file au fast-food). La plupart des gens, à l'époque, dès qu'ils obtenaient leur permis de conduire, empruntaient la voiture de leurs parents, qu'ils aillent étudier, s'amuser, ou à la rencontre de leurs copains. C'était ça l'inspiration. Le permis en poche, on sollicitait la voiture de nos parents et, s'ils n'étaient pas d'accord, on la prenait quand même ! Tout ça c'était ce que j'appelle l'expérience adolescente, la source essentielle de mon inspiration.

- Se promener, n'était-ce pas plutôt draguer les filles ?

- Parfois, mais pas seulement. Forcément, nous attirions les filles, et nous en emmenions avec nous, mais ce serait plutôt la culture du voir et être vu [to see and be seen] que de la drague à tout prix. Il y avait également le cinéma en plein air [drive in] où l'on pouvait aller en voiture, c'était quand même quelque chose à l'époque en Californie. On conduisait jusqu'au cinéma, puis on pouvait se promener sur les boulevards. C'était le lieu de rendez-vous privilégié de tous ceux qui pratiquaient le *cruisin'* et du *to see and to be seen*. Et tout cela se terminait le plus souvent sur la plage.

- Vous étiez un surfeur vous-même ?

- Oui, Al Jardine, Dennis Wilson et moi-même, tous trois étions des surfeurs. Carl Wilson et Brian Wilson pas trop. Nous appartenions pleinement à cette culture surf de la plage, nous pratiquions le surf, nous nous habillions d'une certaine manière, et nous parlions de même, avec un langage qui nous était propre, des expressions à nous. Il y avait comme des termes techniques propres au surf que nous nous accaparions dans la vie de tous les jours. C'était une culture complète. C'étaient comme nos pantalons blancs et nos chemises rayées, tel un uniforme, un signe de reconnaissance.

- Cela vous vaut des moqueries lors de votre tournée anglaise et de la première télé des Beach Boys à Ready Steady Go !, le 6 novembre 1964, où vous y interprétez « I Get Around » et « When I Grow Up To Be A Man » habillés de vos fameuses chemises rayées. Le 10 novembre, vous faites de même à Paris, à Age Tendre & Tête De Bois, dans « I Get Around ».

- C'est exact.

PET SOUNDS & SMILE

- Nous connaissons les Beach Boys grâce à tous ces tubes surf, « I Get Around », « Fun Fun Fun », mais d'un coup, en 1966, vous êtes passés à autre chose avec les 33 tours « Pet Sounds ». Vous devenez un groupe pop de premier plan, or vous n'étiez pas le plus grand supporter de cette période.

- Je sais que cela a été écrit, mais ce n'est pas la vérité. Ce sont essentiellement des propos de Brian mal rapportés mais qui ont la peau dure, la preuve puisque vous m'en parlez encore aujourd'hui ! Quand mon cousin Brian a terminé l'album « Pet Sounds », il était comme devant une page blanche, et ne savait pas comment l'intituler. Et, comme à la fin du disque, on peut entendre un chien aboyer, juste après que le train passe, j'ai proposé : *Puisque l'on entend un chien, pourquoi ne l'appellerait-on pas « Pet Sounds » ?* Ce qui signifiait bien évidemment le son d'un animal familier, *pet*, un chien, un chat ou un oiseau. Mais en anglais cela veut également dire qu'il s'agit d'un animal qui fait partie de votre famille, qu'il est votre animal favori. *Pet* signifie favori. Je trouvais que l'association des deux était parfaite, le titre avait un double sens, il y avait la référence à ces animaux de compagnie et au fait que ce disque pouvait devenir l'album préféré du public. Comment aurais-je pu baptiser un 33 tours que je n'aurais pas apprécié ? Nous avons travaillé très durement sur les parties vocales, et aussi pour les arrangements et les orchestrations. Lorsque

Brian Wilson s'est rendu dans les studios Capitol pour le présenter, j'étais confiant, donc il n'est pas exact que je n'étais pas un supporter de « Pet Sounds ». Les chansons sont phénoménales et le travail vocal effectué énorme. C'est un album novateur grâce à tout ce travail. J'aime beaucoup « Pet Sounds », par contre j'émettrai plus de réserve sur un disque comme « Smile », car cela n'avait pas de sens selon moi, même si le titre était un clin d'œil à notre public. Que pouvait-on attendre d'autre qu'un sourire sur son visage lorsqu'il l'écouterait !

- Le 33 tours « Smile » va enfin être disponible, que pouvez-vous en dire ?

- C'est exact. Il y a des chansons originales qui sont phénoménales, mais je ne peux rien dire d'autre. A cette époque, en 1967, il y avait des tensions au sein du groupe, l'unité du début n'était plus présente. Brian avait connu de mauvaises expériences au LSD. Il avait fait de mauvaises voyages [bad trip]. Ce disque, il a cessé d'y travailler et c'est pour cette raison que l'on a dû recoller les morceaux en quelque sorte pour publier le 33 tours « Smiley Smile ». Certains titres, comme « Heroes And Villains », « Vegetables », « Wonderful » ou « Wind Chimes », faisaient partie du contenu de « Smile » avant de figurer sur « Smiley Smile ». Pour la première fois, plus de 40 ans après, on va pouvoir écouter l'album original avec des prises de voix d'époque absolument intactes : Brian, Dennis et Carl Wilson, Al Jardine, Bruce Johnston et moi. Il y a réellement des morceaux brillants, des moments exceptionnels. Ma chanson préférée est « Wonderful », elle est... magnifique !

DRUG CULTURE & MÉDITATION

- Vous dites que Brian Wilson prenait beaucoup de LSD, était-il le seul dans les Beach Boys ? Parce que cela faisait partie du mouvement à l'époque ?

- Je n'ai jamais pris de LSD, je ne sais pas tout ce que Brian a consommé, mais je sais qu'il a expérimenté pas mal de choses et qu'il est devenu comme un ermite, il s'est mis à vivre reculé du monde, loin de nous et des autres. Il ne sortait plus de sa maison, et j'aurais même envie de dire qu'à un moment il ne quittait plus sa chambre. C'était un désastre, on ne savait pas trop quoi faire. Aujourd'hui il va beaucoup mieux, mais ça a pris des années, il se produit sous son propre nom, il enregistre sa musique, il fait une carrière solo, et très récemment nous avons parlé au téléphone d'une possible collaboration future. On a envie d'écrire et d'enregistrer de nouvelles chansons ensemble, peut-être nos morceaux préférés à chacun. Les temps sont meilleurs entre nous à présent, mais il est vrai qu'à cette période, 1966-67, je ne l'ai pas beaucoup aimé. Je ne prenais pas de LSD, ni de cocaïne ni d'héroïne, je ne prenais rien en fait. Je me suis branché sur la méditation dès 1967, et ça m'a évité de tomber dans la dope. Depuis ce temps-là, je ne suis plus sensible aux peines de cœur ni aux effets de la marijuana. Cela m'a permis de me relâcher, de me reposer, de me relaxer. Ça a transcendé tout ce qu'il y avait à côté. Vous apprenez entre autre à inspirer et à respirer profondément et vous avez forcément plus d'énergie et de qualité. Vous vous sentez mieux, c'est une technique naturelle et simple, à pratiquer mentalement, sans artifice. Cela n'implique aucune drogue, aucun alcool. Je ne jette la pierre à personne, certains ne sont pas que heureux et ont besoin de passer par là. Ils s'auto-médicamentent avec de l'alcool et/ou de la drogue. Il y a des gens qui n'ont pas pris de drogues tels que Al Jardine, Bruce Johnston et moi... et les trois frères qui ont tout essayé. C'est aussi le moment où il y a eu une scission dans les Beach Boys. Il y en a qui fumaient, qui prenaient de la dope, et d'autres non. Automatiquement, cela a créé un fossé. Si tu fumes trop, c'est ce qui est arrivé à Carl, tu meurs d'un cancer des poumons, le 6 février 1998. George Harrison est mort lui d'un cancer de la gorge. Tous les deux avaient beaucoup fumé et depuis leur plus jeune âge. Chacun savait que ce n'était pas bon, mais cela ne dissuade pas certains. Parce que c'est addictif. Des gens se contentent d'une boisson et d'autres ne s'arrêtent pas et détruisent leur vie. Question d'alchimie de





Mike Love, Al Jardine (en haut), Carl et Brian Wilson, Bruce Johnston (en bas) au jardin des Tuileries à Paris en juin 1980.

chacun. Moi j'ai opté pour la méditation en décembre 1967, ça me convient, et il n'y a aucun aspect négatif à cela. Et depuis tout va bien.

- Comment vous êtes-vous aperçu que Brian consommait autant de dope ?

- Quand il a arrêté de communiquer, lorsqu'il a abandonné du jour au lendemain le projet « Smile ». D'un coup, il quittait la partie et nous étions comme abandonnés.

BONNES VIBRATIONS

- Vous avez co-écrit « Good Vibrations » qui reste l'un des tubes les plus importants des Beach Boys.

- Il n'y a pas de doute à ce propos, « Pet Sounds » et « Good Vibrations » ont été enregistrés la même année, en 1966, lorsque nous étions au sommet. Le magazine américain Rolling Stone a classé « Good Vibrations » Simple du siècle, ce qui est un honneur incroyable. Je pense sincèrement que ce morceau est unique en terme de création pop. Il a connu le succès et il demeure unique. Certaines chansons copiaient le passé, la pop ne faisait que répéter le blues, alors que « Good Vibrations » est devenu le simple du 20^e siècle car il innovait, sans lien avec un style qui aurait existé avant. [Mike Love se met à chanter] l'm picking up good vibrations/ She's giving me excitations ?] Je suis fier de la musique de Brian, et très honoré d'avoir collaboré à ce tube avec mon cousin. C'était quelque chose de très novateur, nous n'étions pas tourné vers le passé.

- Pensez-vous que cette cassure qui existe dans votre histoire, annonce ce bouleversement social et culturel de fin des années 60, l'amour libre, les cheveux longs, le flower power et, en

France, Mai 68 ?

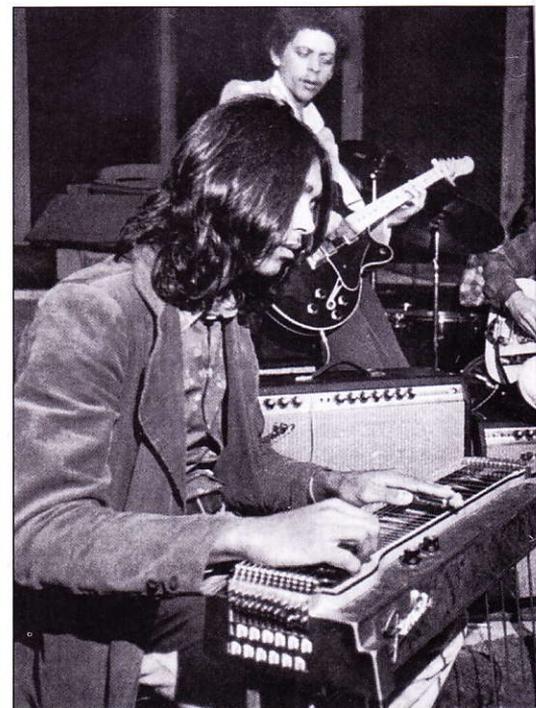
- Oui, en grande partie à cause de la drogue, qui est devenue importante. Brian s'est enfermé dans son monde. Il ne parlait plus aux autres, dans le but de travailler pour produire les disques des Beach Boys. Quel changement : le groupe d'un côté et Brian de l'autre ! En même temps, dans la société il y avait la guerre du Viet-nam. Les Français connaissent mieux qui quiconque cette histoire, avec Diên Biên Phu. Ils ont colonisé le Viet-nam et, après leur départ, il y a eu la séparation en deux, les communistes au nord, les capitalistes au sud, puis les Américains s'en sont mêlés. En parallèle la lutte pour les droits civiques s'est déclenchée aux Etats-Unis, et les mouvements anti-guerre. Absolument, il y a eu un changement dans la société américaine, tout comme au sein des Beach Boys. En 1966-67, avec la drogue dans la vie de Brian Wilson, il est devenu cet ermite qui dominait de moins en moins le studio d'enregistrement. Il gardait un pied dedans, mais s'impliquait de moins en moins. Juste avant cette période, nous avons eu plusieurs succès à répétition à la radio. Puis les Beach Boys sont devenus un groupe différent, mais cela a donné de bonnes choses également. Mais il semble que l'incroyable succès populaire s'était envolé. L'album qui suit « Pet Sounds » n'a pas aussi bien marché. D'un coup la page était tournée. En 1967, lors de notre tournée britannique, nous avons joué en Irlande, le 2 mai à Dublin, le 3 à Belfast, puis à Londres, le 5 à l'Hammersmith Odeon, le 6 au Finsbury Park pour terminer en Ecosse, le 10 à Edimbourg. Bruce Johnston m'a raconté qu'il était dans un club, à Londres, et quand le DJ a enchaîné « Good Vibrations » et « Heroes And Villains », les gens

ont quitté la piste de danse après « Good Vibrations ». Bruce n'en revenait pas !

RETOUR INESPÉRÉ

- La suite a été difficile pour les Beach Boys. Vous avez dû attendre 1988 et le tube « Kokomo » pour renouer avec le succès. Vous étiez des survivants dans les années 70 et 80 ?

- Oui, ce n'était pas une période faste pour les Beach Boys durant ces deux décennies, même si nous avons toujours tourné et rencontré un bon accueil du public. De nombreuses personnes étaient intéressées par les 33 tours « Surf's Up » (1971) et « Holland » (1973), les critiques ont également aimé, mais notre popularité était différente. Nous n'avions plus de tube. D'autres groupes sont arrivés et qui nous ont dépassés, en terme de popularité, ventes, succès... Mais si l'on regarde aujourd'hui, trente ans après ces années de disette, on se rend compte que les Beach Boys ont passé l'épreuve du temps. Surtout depuis quelques années, sur tellement de bandes originales de film. De plus, c'est inter-générationnel, il n'est pas rare que des adolescents dansent sur nos chansons. Des jeunes qui pourraient être nos petits-enfants nous disent sans sourciller que leur morceau préféré est « Wouldn't It Be Nice » ou « Sloop John B. ». C'est phénoménal, penser qu'une chanson parue il y a 45 ans puisse être la favorite d'une personne de cet âge-là, ça prouve la longévité des Beach Boys ! Et on s'en rend souvent compte en concerts à la façon dont le public réagit. Les jeunes adultes, les trentenaires et les quadras, dansent comme si c'était un groupe actuel, or aucun d'entre eux n'était né à la sortie du disque. Ce n'était qu'un passe-temps au début, et c'est devenu une carrière. Nous avons même gagné du respect parmi les autres artistes, avec le temps, continuer à donner des concerts, 50 ans après notre tout premier simple, « Surfin' »/« Luau », de novembre 1961 [Candix 301 puis 331]. Certains pourraient penser que c'est normal, et aussi peut-être pénible, mais absolument pas. J'adore ça. J'aime voyager, les endroits différents. En 2010, c'était l'Afrique du Sud, l'Australie, après un week-end de courses. Nous adorons cette popularité que nous avons acquise tout autour du monde. Y a-t-il des groupes plus populaires que nous ? Oui. Des groupes qui vendent plus que nous ? Oui. Mais ça, on n'a pas à s'en plaindre. Notre compilation « Sounds Of Summer » s'est vendue à trois millions d'exemplaires en 2003. Pas mal, surtout dans cette époque où plus personne n'achète de CD ! Et nous sommes dans l'iPod de plein d'ados et de jeunes adultes. Ils connaissent les Beatles, les Beach Boys et d'autres groupes devenus des classiques. Les musiciens, lorsqu'ils

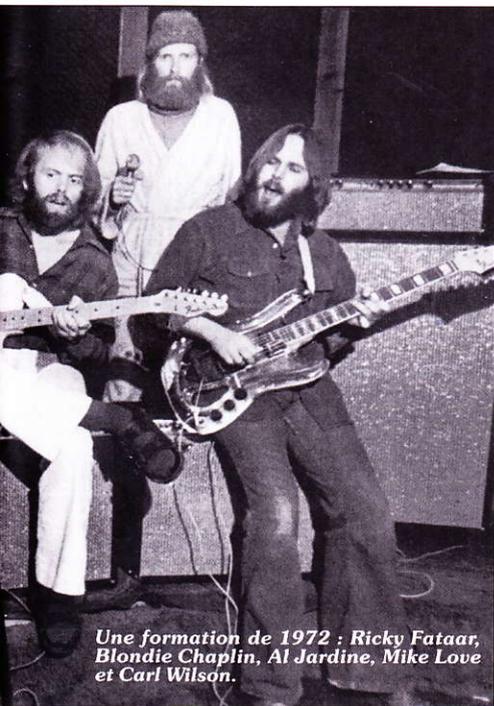


se penchent sur leurs racines, leurs inspirateurs, citent souvent les Beach Boys, tout comme les Beatles, les Rolling Stones ou Motown. Avec le recul, je ne peux rien dire d'autre que nous avons eu énormément de chance. Le 14 juin 2011, les Beach Boys se sont produits au Community Auditorium, Ontario. Nous avons donné plusieurs concerts au Canada. C'est amusant parce que c'est un pays où l'influence française se ressent beaucoup, mais ça ne nous empêche pas d'y être appréciés. On continue cette incroyable expérience que l'on connaît depuis le début de notre carrière.

MILITANT ÉCOLO

- Vous êtes depuis longtemps impliqué dans des causes environnementales, est-ce le rôle d'un artiste ?

- Oui, c'est absolument normal pour un artiste d'avoir de la compassion pour la planète Terre, pour l'humanité, pour l'environnement. Si l'on peut faire quelque chose à travers notre musique, directement, ou alors via le fait que l'on soit célèbre, il faut le faire. Je pense que nous avons plus de poids que des anonymes, et c'est pour cette raison que nous devons nous impliquer. Nous ne sommes pas non plus ce que l'on peut appeler un groupe engagé, mais nous avons toujours pris part au débat. Nous sommes concernés par ces questions environnementales. Nous avons enregistré un titre, « **Don't Go Near The Water** », sur l'album « **Surf's Up** » en 1971, et nous avons même réalisé un clip pour ce morceau sur la plage anglaise de Brighton. La chanson parle de la pollution de la mer. Nous avons toujours été préoccupés par ces questions écologiques. Même si nous ne faisons pas partie d'organisations américaines, ne sommes représentants de rien du tout, nous sommes toujours allés spontanément vers les organismes non gouvernementaux qui nous le demandaient. Cela a toujours été passionnant de voir quelles étaient les solutions apportées, les possibilités. Il y a tellement de manière de polluer le monde, de détruire la planète. Toutes ces idées sont passionnantes. Nous avons rencontré des organisateurs de Earth Saver (*sauvez la planète*), Maurice Strong, Al Gore (ex-vice-président des États-Unis). Il était là, dès les premières réunions. Alors oui, nous avons toujours été concernés par tous ces sujets sur l'environnement. Nous sommes membres de la Surf Raider Organization également, il y a 60 000 mem-bres dans le monde et nous avons pour mission de tenter de limiter sinon de stopper toute la pollution qui débouche dans la mer et la destruction de ces sites naturels. Cela passe par le surf, mais c'est une cause qui nous tient à cœur et nous implique.



Une formation de 1972 : Ricky Fataar, Blondie Chaplin, Al Jardine, Mike Love et Carl Wilson.



Les Beach Boys aujourd'hui, avec Bruce Johnston et Mike Love au centre.

- Cela existait-il dans les années 60 ?

- Oui, j'aurais envie de répondre dès le début. Et puis il y a cette chanson, « **Don't Go Near The Water** », avec ces paroles explicites : *Don't you think it's sad/ What's happened to the water/ Our water's going bad/ Oceans, rivers, lakes and streams/ Have all been touched by man/ The poison floating out to sea/ Now threatens life on land ?* (Ne pensez-vous pas que c'est triste/ Ce qu'il se passe dans l'eau/ Notre eau dépeuple/ Les océans, les rivières, les lacs et les courants/ Ont tous été touchés par l'homme/ Le poison flotte sur la mer/ menaçant la vie sur terre ?).

AVENIR

- Quelle est votre titre préféré des Beach Boys ?

- Il y en a plusieurs et cela dépend de l'humeur du jour. Il y a une superbe ballade, « **The Warmth Of The Sun** », que j'ai signée avec mon cousin Brian en 1963 sur l'album « **Shut Down, Volume 2** ». Je me souviens du moment où nous l'avons composée, comme si c'était hier. C'était tôt le matin, le jour même où le président Kennedy a été abattu à Dallas, en novembre 1963. C'est une chanson avec beaucoup d'émotion, de merveilleuses harmonies. La mélodie, l'humeur également dans laquelle nous étions, et la sensation du morceau, enfin l'alchimie de tout cela, en font l'un de mes titres favoris. « **Good Vibrations** » est également absolument brillant, c'est l'une de mes chansons préférées, parce que c'est unique et que ce travail avec Brian a été exceptionnel. Les paroles aussi : *I'm picking up good vibrations/ She's giving me excitations ?* sont le fruit d'une parfaite collaboration. C'est un titre d'une rare beauté qui a connu un succès immense, dont je reste extrêmement fier. Il semble que cela soit le sommet de notre carrière. C'est notre plus gros simple, même si nous avons connu de nombreux tubes, comme « **Help Me Rhonda** », « **California Girls** », « **Fun, Fun, Fun** », « **I Get Around** », etc. et notre succès de 1988, « **Kokomo** », co-écrit par John Phillips, des Mamas & Papas, avec Terrence Melcher et Scott McKenzie. Cela faisait si longtemps que nous n'avions pas connu ce plaisir-là d'être au sommet que ça demeure un incroyable souvenir. Je crois qu'entre 1966, avec « **Good Vibrations** », et « **Kokomo** », en 1988, nous n'avions pas eu de N°1. Il y a aussi « **Meditation Mama** », des Mamas & Papas, avec Terry Melcher qui a produit le groupe. Ce sont d'énormes succès et j'ai adoré travailler avec ces gens-là. Je suis fier de tout ça, mais répondra à cette question : *Quelle chanson préfères-tu ?* C'est quand même presque impossible. « **Fun Fun Fun** » est également absolument fantastique. C'est le genre de titre *up-tempo* qui, diffusé à la radio, te donne envie de monter le volume sonore et de danser.

Et puis il y a les ballades comme « **In My Room** », « **God Only Knows** », « **The Warmth Of The Sun** ». Ça dépend de l'humeur du moment.

- A quand un nouvel album des Beach Boys ?

- Bientôt, j'espère. On se parle de nouveau avec mon cousin Brian. Maintenant, les procès sont du passé dans l'histoire des Beach Boys, les premiers faisaient suite à l'état mental de Brian Wilson et contre son médecin traitant, les suivants à propos de problèmes de répartition de droits, et les derniers autour du nom Beach Boys. On évoque cette idée d'une nouvelle collaboration dans un futur proche, pour le cinquantième anniversaire du groupe. Cela aurait un sens pour nous de sortir un disque tous ensemble à cette occasion. On en discute avec Brian, on en a envie, et j'espère qu'on le fera. On a mis de côté toutes les mauvaises choses qu'il y avait eu entre nous. On va se retrouver tous les deux et travailler de nouveau ensemble. Mais, en ce moment, Brian effectue sa propre tournée. Bruce Johnston est avec moi au sein des Beach Boys sur ce périple où il remplace Glenn Campbell. Bruce Johnston a succédé à Brian Wilson, qui préférerait se consacrer au studio, le 9 avril 1965, lors d'un concert des Beach Boys au Municipal Auditorium de la Nouvelle-Orléans, avec Bobby Goldsboro en première partie. Dans mon groupe, il y aussi mon fils Christian Love à la guitare. John Cowsill [*de la formation familiale américaine les Cowsills qui a inspiré la série télé « The Partridge Family »*] est à la batterie. Avec Brian, on fait des choses séparément, mais le dialogue a repris pour retravailler ensemble, parce qu'il y a une vraie alchimie entre mon cousin et moi. Ma conception de la musique combine et passe par son talent, et je dois reconnaître que l'on n'a jamais connu autant de succès et de réussite que lorsque nous collaborions tous les deux, Brian et moi.

Propos recueillis par Christian EUDELIN

Les titres joués au Grand Rex, 6 juillet 2011 : Catch A Wave/ Hawaii/ Do It Again/ Surf City (reprise de Jan & Dean)/ Surfin' Safari/ Surfer Girl/ Darlin'/ Why Do Fools Fall In Love (de Frankie Lyman & The Teenagers)/ When I Grow Up To Be A Man/ Cotton Fields (traditionnel)/ Ballad Of Ole Betsy/ Don't Worry Baby/ Little Deuce Coupe/ 409/ Shut Down/ I Get Around/ Their Hearts Were Full Of Spring/ Disney Girls/ In My Room/ God Only Knows/ Good Vibrations/ Heroes And Villains/ California Dreamin' (des Mamas & Papas)/ Sloop John B./ Wouldn't It Be Nice/ Then I Kissed Her (des Crystals)/ California Girls/ Help Me Rhonda/ Rock'n'Roll Music (de Chuck Berry)/ Do You Wanna Dance (de Bobby Freeman)/ Barbara Ann (des Regents)/ Surfin' USA/ Kokomo/ Fun, Fun, Fun/ Summertime Blues (d'Eddie Cochran).